

Agenda

2016 : 250^e anniversaire du rattachement de la Lorraine à la France.

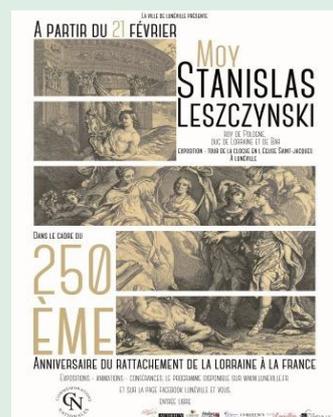
Exposition

*Moy Stanislas Leszcynski
roy de Pologne, duc de
Lorraine et de Bar*

La mort de Stanislas, beau-père de Louis XV, roi de Pologne et dernier duc de Lorraine, le 23 février 1766, scelle le rattachement de la Lorraine à la France. La ville de Lunéville propose une exposition de 80 objets ayant appartenu au roi Stanislas ou évocateurs de ce dernier, qui comprendra des portraits en miniature de cette époque, provenant de collection privées.

Exposition-boudoir sur 25 m², elle est mise en scène pour reconstituer l'esprit du temps par Jean-Louis Janin-Daviet, dans la tour de l'église Saint-Jacques, l'un des principaux sites touristiques de la ville, qui abritait le cénotaphe du roi vandalisé à la révolution, et où repose, sous une dalle anonyme, Emilie du Châtelet.

A partir du 21 février 2016.



Louis AUBRY

Portrait d'homme blessé à la joue,
miniature signée, époque Empire
détail.

(Lemoine-Bouchard Fine Arts)

Dans cette édition, 5 peintres en miniature nouvellement répertoriés. Ont participé à ce numéro : Lydia Antiga ; Jean-Louis Janin Daviet ; Maurice Meslans ; Daniel Van Impe.

La Lettre de la Miniature propose à chaque numéro un **gros plan sur quelques artistes, une miniature ou une collection ; l'actualité de Lemoine-Bouchard Fine Arts (Galerie et Expertise) ; l'actualité de la Recherche et des musées.**

N'hésitez pas à nous communiquer informations ou recherches en cours.

Bonne lecture!

Sommaire

p. 2 – Anecdotes

- Une tabatière fort prisée...
- Les débuts contrariés d'une peintre en miniature à Saint-Domingue
- Peintre en miniature mais pas seulement : l'offre éclectique d'un artiste au Mans.

p. 3-14 - Peintres en miniature :

p.3-8 *Rosalie Drouot (1791-1826)*

par Lydia Antiga.

p.9-14 *Tinot n'est pas Finot : deux artistes trop longtemps confondus, dont un Bordelais d'adoption*

Par Nathalie Lemoine-Bouchard

p. 14 – Peintres en miniature nouvellement répertoriés :

Gillo (1824) ; Mlle Saint-Martin (1740-1756) ; F Trossarel (1779) ; Trona (1782) ; G. Valmont (1828).

p. 15-16 – Actualités de *Lemoine-Bouchard Fine Arts* :

- **Galerie** : miniatures par Jean-Antoine Laurent, datée 1793, par J. Thibault ; *Léda et le cygne* sur vélin par Motelet ; *Philippe-Louis de Noailles, gouverneur de Versailles, duc et pair de France*, par Jérôme Langlois le père.

Anecdotes :

Une tabatière fort prisée...

Cette petite histoire que l'on raconte à propos du poète Alexis Piron (Dijon, 1689-Paris, 1773) concerne une boîte en porcelaine mais elle aurait pu être de toute autre matière et ornée d'une miniature ; elle est très révélatrice de l'intérêt porté en société aux tabatières dans la seconde moitié du XVIII^e siècle : on les montrait, on les faisait circuler dans les salons, on se les offrait entre amis.

Le critique Elie Fréron (Quimper, 1718-Montrouge, 1776) et Piron étaient à table chez M. S... « Piron tira de sa poche une jolie tabatière formée de deux morceaux de porcelaine de Saxe et montée en or. On fut curieux de la voir de près, et, de main en main, elle parvint à Fréron, qui la loua si fort, que Piron se crut obligé de lui dire qu'elle était bien à son service. Il ne fit point le sot, l'accepta très obligeamment et la serra, puis parla d'autre chose. Le procédé ne fut pas du goût de tous les convives. Melot, bibliothécaire des manuscrits, qui se trouvait placé à côté de Fréron, enleva la boîte de la poche du critique et, secondé de toute la ronde, força Piron de la reprendre. Mais au sortir de chez M. S..., dès que Piron se trouva seul aux Tuileries avec l'ami Fréron, il le supplia de si bonne grâce d'accepter la tabatière, que celui-ci la prit une seconde fois. Rentré chez lui, Piron raconta l'aventure à sa femme. Elle le savait plus attaché qu'il ne le voulait paraître à cette bagatelle, à cause de la main dont il la tenait ; elle court chez de Prault, alors le libraire de Fréron, et lui remet huit louis s'il veut négocier le rachat de la tabatière auprès du critique. Quand Prault put le rejoindre, trois ou quatre jours après, il le trouva en bel habit d'écarlate. Il était trop tard. Fréron avait vendu la tabatière au valet de chambre du duc de Valentinois, curieux des moindres bagatelles élégantes. Le jour même où Fréron endossait le bel habit écarlate qu'avait payé la tabatière, il publiait un article contre la *Louisiade*, de son bienfaiteur. (*Œuvres inédites de Piron*, avec introduction et notes par Honoré Bonhomme, p. 195 et suiv.) Il faut avouer que Fréron méritait bien cette épigramme de Voltaire :

L'autre jour, au fond d'un vallon,

Un serpent piqua Jean Fréron.

Que pensez-vous qu'il arriva?

Ce fut le serpent qui creva. »

Bibl. : Maze-Censier Alphonse, *Le livre du collectionneur : les ébénistes, les ciseleurs-bronziers, les tabatières, la dinanderie, l'horlogerie, la céramique, les peintres en miniature...*, 1885, p. 137.

Les débuts contrariés d'une peintre en miniature à Saint-Domingue

Mme Vaalland (ou Vaalcand) arriva en 1775 à Saint-Domingue. Pour se faire connaître, elle fit paraître dans le journal local, «*Les Affiches américaines*» du 11 janvier 1775, p. 18, l'avis suivant : « Mme de Vaalland (*sic*), arrivée depuis peu à Saint Marc, a l'honneur de prévenir le public, à qui elle vient offrir ses talents (*sic*) qu'elle peint le portrait en miniature ; elle montrera aussi le dessein (*sic*) aux dames. Les personnes qui désireront l'occuper, s'adresseront chez Mlle Devarancés, à Saint Marc, où elle a son logement ». Elle passa une 2^e annonce le 9 mars 1775, p. 115 : « Mde Vaalcand, qui a déjà annoncé sa résidence à St Marc, prévient le public qu'elle est assez rétablie de l'accident qui lui est arrivé au bras, qu'elle a eu démis et luxé, pour exercer son art de peintre en miniature. Elle avertit de nouveau les dames, qu'elle leur enseignera à dessiner, & qu'elle se transportera chez mesdames les habitantes qui désireront de se faire peindre par elle & de l'occuper si ces personnes veulent bien la prévenir et l'envoyer chercher en chaise. »

De la miniature mais pas seulement : l'offre éclectique d'un artiste au Mans.

Les artistes ont souvent diverses cordes à leur arc. « M. G. Valmont, peintre en miniature, fait des portraits à 25 fr., en quatre séances, et en garantit la ressemblance; il fait aussi des tableaux d'église. S'adresser chez Mme Pellier, maison de M. Hardouin, place du Gué-de-Maulny, au Mans ». On ne sait dans quel domaine il réussit le mieux, aucune de ses miniatures n'est actuellement répertoriée.

Bibl. : *Affiches, annonces, avis divers de la ville du Mans*, n° 101, 16 décembre 1828, p. 1084.

Peintre en miniature : *Rosalie Drouot*

(Aulnois-sous-Beaufremont, 26 novembre 1791- Paris, 8 avril 1826)

par Lydia Antiga

Une exposition consacrée à cette artiste, autour d'une cinquantaine d'œuvres conservées dans la descendance familiale, a été organisée à la médiathèque de l'Orangerie de Lunéville jusqu'au 31 janvier 2016 par la ville et la communauté de communes. Revenons sur la biographie de cette jeune femme d'origine lorraine, au talent prometteur, morte prématurément.

Le 26 novembre de l'an 1791, à Aulnois-sous-Beaufremont, village du département des Vosges sous la dépendance de la Seigneurie de Beaufremont et du diocèse de Toul, naissait à six heures du matin, au domicile du dit Nicolas Drouot père et mère Anne-Marie née Grandjean, une fille nommée Rosalie Julie Joséphine Drouot. Son père était absent car il voyageait très régulièrement et très longtemps sur les chemins de Lorraine, étant de son état marchand haut roulier verrier. Sa mère, elle, était d'une famille de laboureurs. Le lendemain de la naissance, le baptême fut organisé à l'église de la Conversion de Saint-Paul par le curé Corroy, en la présence de son parrain maternel François Grandjean commandant de la garde nationale de Vaubexy et de sa marraine paternelle Marie Drouot.

La famille de Nicolas Drouot s'agrandit, plus ou moins tous les deux ans. Ce fut l'arrivée de Constance en l'an 1793, de Joséphine en l'an 1794 et de Charlotte en l'an 1797. Anne-Marie Drouot n'avait pas la tâche facile, élevant souvent seule ses quatre filles en cette période bouleversée.

Des biens nationaux furent mis en vente publique à partir de 1792, et en 1799 les ventes se pratiquèrent à des prix plus accessibles et mieux contrôlés par l'Etat. Après mûre réflexion et calcul, Nicolas Drouot décida de quitter les Vosges, de se rendre à Nancy avec sa famille et d'y acquérir en vente publique un domaine national anciennement rue Châteaufort, 333 (devenue à partir de 1815 le 13 rue du Manège) : une superbe demeure entièrement meublée, au salon paré de verdure d'Aubusson, de glaces, de meubles en acajou, jouissant d'un très grand jardin et de plusieurs dépendances dont les écuries. Avec beaucoup de dextérité et de spéculation, Nicolas Drouot deviendra rentier en biens nationaux. La vie y était prospère et délicieuse et la famille s'agrandit à nouveau avec l'arrivée de deux fils, Désiré Drouot en l'an 1799 et Pierre-Auguste Drouot en l'an 1802. Cependant l'an 1806, le 22 janvier à neuf heures du matin, Anne-Marie Grandjean, mourut à l'âge de 43 ans, laissant éplorés son époux âgé de cinquante et un ans et ses six enfants âgés de quinze, treize, douze, neuf, sept et cinq ans. Les douces journées d'enfance de Rosalie s'assombrirent peu à peu, son père, veuf, devenant plus dur avec sa progéniture à élever.

L'an 1807, Monsieur Nicolas Drouot estima qu'il serait intéressant financièrement de louer dans son domaine un appartement à Alexandre Jules de Metz (1789-1853), étudiant en droit, fils de Nicolas François de Metz (1751-1825), procureur général de Nancy. La délicieuse et pétillante Rosalie Drouot se promenait dans les jardins ou les couloirs de sa demeure et contemplait ici et là les merveilles de la vie si joyeuse et paisible. C'est à ce moment qu'elle fit la rencontre d'Alexandre Jules de Metz. Lui, beau, ardent, d'une élégance sans pareille ; elle, somptueuse, délicate et d'une extrême finesse. Leurs cœurs se mirent à battre et il ne fut pas longtemps qu'ils succombèrent aux charmes l'un de l'autre. Cet amour simple et pur se transforma en une passion fusionnelle. Voilà Rosalie enceinte à l'âge de seize ans et demi. Le déshonneur s'abattit alors sur les deux familles. Après un conseil de famille, Nicolas Drouot demanda au procureur général de Nancy de bien vouloir prendre en charge chez lui sa fille Rosalie et toutes les dépenses matérielles des œuvres de son fils. Rosalie quitta Nancy, le cœur lourd et rempli de tristesse, pour la ville de Troyes. Le 26 juillet de l'an 1808, à onze heures, elle y accoucha d'un petit garçon aux cheveux blonds et yeux bleus, au domicile de la veuve Bellehure, marchande épicière, demeurant rue de la Fanerie, quatrième section. Il fut présenté sous les prénoms d' « Alexandre Jule Alfred Demetz » Drouot, de père inconnu, par Charles Michel Claude, propriétaire à Vendevre dans l'Aube dont la famille éleva l'enfant quelques années. Le jeune père repartit à Nancy continuer ses études de droit. Rosalie resta dans l'Aube un certain temps, mais nul n'en connaît l'exacte durée. Le père, devenu majeur et avocat, reconnut l'enfant trois ans après sa naissance, le 16 avril 1811. L'acte, contresigné par M. Claude, indique que Rosalie demeurait alors à Nancy. Les deux jeunes gens ne se revirent semble-t-il jamais ; Rosalie lui en voudra jusqu'à son dernier souffle. Le 28 janvier 1820, il épousera Adélaïde Xavière Noblat et en 1830 Marie Louise Marchal de Champal.

.../...

Rosalie Drouot (suite)

Rentrée à Nancy dans le giron familial, mais sans son fils resté dans l'Aube, Rosalie se posait beaucoup de questions, que devait-elle faire de sa vie ? Demeurer auprès de son père, s'occuper de ses frères et sœurs et se complaire dans une vie monotone ou apprendre un métier ? Elle en parla sûrement avec son amie Caroline de Farémont qui séjournait l'hiver à Nancy et qui demeurait avec ses parents au Domaine de Mortaw à Rosères-aux-Salines. Ce domaine, acheté plus tard par sa soeur Charlotte Drouot, est resté dans la descendance familiale.

En 1813, Rosalie, âgée de 22 ans, peignit sa première miniature (fig. 1), peut-être avec un maître ou simplement seule à l'aide de quelques livres appropriés. On peut y remarquer une similitude avec les œuvres du maître Jean-Baptiste Jacques Augustin. Encouragée par certains membres de son entourage, notamment son beau-frère François-Dominique Grandjean, elle finit par se faire peintre en miniature de métier comme on va le voir plus loin. Actuellement, 50 miniatures de Rosalie Drouot, un carnet de dessin et quelques études nous sont parvenus, tous provenant d'une même collection privée ; cet ensemble, ainsi qu'une partie de sa correspondance précieusement conservée, permettent d'étudier l'évolution de ses œuvres, lors de sa production nancéenne puis à Paris.

Première période à Nancy : 1813 - 1820

Ses peintures sont toujours exécutées sur ivoire marouflé sur vélin, ou bien sur papier vélin maroufflé sur porcelaine ou carton. D'un faire haché oblique et de pointillé maniéré en variant la forme et la disposition des points, aquarellé et gouaché avec des ombres bleutées. En début de carrière, elle réalisa plusieurs copies de portraits d'après Jean-Baptiste Isabey, tels que :

- le général Jean Victor Moreau 1813
 - Napoléon 1er, signé et daté « da Rosalia luglio 1813 »
 - Prince Joachim Murat, roi de Naples 1813
- Ainsi que des portraits de famille et de la noblesse nancéenne :

- Jeune Femme brune daté Septembre 1814 (fig. 2)
- Homme signé da Rosalia + date à gauche : 1814 (fig. 3)
- Portrait de Jeune Garçon, 1815
- Portrait de Jeune Femme 1815 ou 1819
- Portrait de Jeune Femme inconnue accroupie, 1814
- Portrait de Jeune Femme, 1815 ou 1819
- Jeune Femme Antique aux yeux bleus, 1^o genajo 1817
- Portrait en buste du Christ, 1816
- Portrait de femme d'âge mûr 1815 ou 1819 - Portrait de sa sœur Charlotte Drouot, S.D. Rosalie 1819
- François Dominique Grandjean (1791-1870), beau-frère de Rosalie Drouot, S.D. Rosalie 1819



Fig. 1. Rosalie DROUOT (1791-1826)
Jeune Femme, époque Empire
Miniature sur ivoire, ovale. A vue, H : 6,6 cm - L : 5,1 cm, non signée.
©Coll. part, repr. interdite.



Fig. 2. Rosalie DROUOT
Femme brune
Miniature sur ivoire non signée et datée à droite
Septembre 1814
Ovale. A vue, H : 6,7 cm - L : 4,9 cm.
©Coll. part, repr. interdite.



Fig. 3. *Portrait d'homme*
Sur ivoire diam. 8,1 cm. Datée et signée en haut à droite : *da Rosalia 1814* + date à gauche 1814
©Coll. part, repr. interdite.

Rosalie Drouot (suite)

En 1818, le 10 juillet, sa sœur Constance âgée de 25 ans, mourut dans la maison familiale de la rue du Manège à Nancy. Encore une épreuve pour Rosalie, qui s'investit un peu plus dans sa peinture et dans la musique. De Nancy, le 20 décembre 1818, elle écrit à Monsieur Grandjean, étudiant en droit résidant à l'hôtel Briançon rue St Thomas, 2 à Paris :

« Je n'ai pas passé un seul jour sans penser à vous et j'ose même dire sans chanter vos louanges sur ma lyre qui depuis quelques jours ne retentit plus que des doux accords de vos jolies romances.

Quand je songe à tout ce que je vous dois les expressions manquent à ma reconnaissance, ce n'était pas assez de m'envoyer des cadres et des chansons nouvelles vous y joignez des choses si flatteuses sur mes faibles talents que j'en ai senti rougir ma timide modestie et quand j'en suis arrivée à l'article de votre reconnaissance pour les « chétives ouvrages » que vous avez bien acceptées de moi, j'ai senti des larmes d'attendrissement s'échapper de mes beaux yeux tant j'ai été vivement frappée des élans de votre gratitude. »

Seconde période : à Paris, 1820 - 1826

En 1820, Rosalie Drouot attirée par Paris, comme nombre de peintres en miniature lorrains, quitta Nancy. Les relations avec sa famille semblent avoir été difficiles, comme en témoigne la lecture des lettres qu'elle adressait à sa sœur Charlotte. Ainsi lui écrit-elle le 20 novembre 1820 : « Donnez-moi des nouvelles de Papa, dont je n'oublierai jamais la bonté, quoique sans doute on cherche à l'aigrir de moi, ce qui me rassure c'est qu'il n'est pas susceptible de haine, me voilà sans doute à jamais séparée de ma famille sans trop savoir pourquoi. Ma position m'offrirait de bien tristes réflexions si je ne les éloignais pas dès qu'elles me viennent, je tâche d'en rire de peur d'en pleurer, je travaille, j'acquiers un talent, c'est la providence. Pour le reste, je me range sous sa bonne garde comme tous les artistes qui ne doivent jamais qu'au hasard leur existence momentanée ».

A Paris, elle entra comme élève dans l'atelier du peintre en miniature Frédéric Millet (1786-1859) où elle resta jusqu'à sa mort en 1826. Madame Marie Eugénie Millet (1786-1873), investie toute sa vie dans le domaine de la charité publique (elle fut à l'origine de la création des salles d'asile en 1827), aida beaucoup Rosalie pour son installation parisienne. Rosalie était domiciliée en 1822 rue d'Enghien, n° 17, puis devint pensionnaire dans une petite chambre, 34, rue des Bons Enfants [adresse donnée en 1824-1826]. Mme Millet accueillit la jeune femme chez elle pour des soirées musicales où elle rencontra les Reiset et le miniaturiste Candide Blaize. Rosalie écrivit à sa sœur Charlotte le 13 novembre 1820 (coll. part.) :

« La société de Madame Millet m'offre des ressources pour le peu de moments que je dérobe au travail, je suis contente de ma pension et mon logement, on me témoigne de l'amitié, il semblerait que les étrangers cherchassent à m'indemniser (*sic*) de la dureté que j'ai trouvée près des miens. »

Paris ne lui déplaisait plus depuis qu'elle travaillait du matin au soir. Elle se mettait à l'ouvrage à dix heures du matin et peignait des miniatures jusqu'à dix-neuf heures. Ils allumaient dans l'atelier la lampe à réflecteur et dessinaient soit d'après le modèle vivant, soit d'après un buste et cela jusqu'à minuit. Il n'y avait ni fête ni dimanche.

Rapidement, on lui fit des compliments sur l'expression de ses miniatures, son art du détail, l'exactitude de ses portraits (lettre à sa sœur Charlotte le 13 novembre 1820). Son travail payait et ses miniatures prenaient du caractère. Ses portraits d'après nature étaient ressemblants, c'est un mérite que tout le monde lui reconnaissait, mais elle peinait toujours à se défaire de son mauvais coloris de rouge, écrivit-elle au fil d'une lettre. Elle affirmait que « la miniature est un art difficile qu'elle aime cependant tous les jours davantage ».

Les rares loisirs qu'elle s'octroyait de temps en temps était une promenade dans les jardins du Palais-Royal, une sortie au Théâtre français ou une soirée de musique chez son maître Millet. Elle obtint que son cousin Dominique Perrin (qui sera son exécuteur testamentaire) lui envoie de Nancy son piano-forte Erard qu'elle affectionne tout particulièrement.

.../...

Rosalie Drouot (suite)

« Mme Drouot » exposa plusieurs miniatures (n° 379) et son autoportrait « grande aquarelle, n° 378 » au Salon de 1822, ouvert en avril au Musée Royal des Arts. Elle s’y montrait assise de trois-quarts à droite dans un paysage vallonné, sur fond de ciel nuageux, la tête complètement tournée vers le spectateur, les cheveux bruns mi-longs et ondulés, le teint pâle, le sourire aux lèvres, un crayon dans la main droite délicatement posée sur sa robe de taffetas de soie brun, la main gauche tenant un ouvrage relié de cuir rouge, probablement un carnet à dessins (coll. privée) (fig. 4).

Fig. 4 Rosalie DROUOT (1791-1826)
Autoportrait exposé au Salon de 1822, n° 378
Aquarelle et gouache sur papier
28,7 x 21 cm
©Coll. part.
Reproduction interdite



Le 19 décembre 1822, Rosalie perdit son père Nicolas Drouot, dont elle avait fait le portrait en miniature ainsi que ceux de la plupart des membres de sa famille (coll. part.) ; eut-elle droit à une part de la succession ?

La jeune femme chercha surtout à vivre de son travail. « Je t’ai dit que j’avais un cadre au Palais Royal, je m’applaudis d’avoir pris ce parti, il me vient autant de portraits que j’en puis faire », écrivit-elle à sa sœur Charlotte le 29 janvier 1823. [Il faut comprendre par là qu’elle avait déposé avec succès dans l’une des galeries marchandes du Palais Royal, où plusieurs peintres de miniatures étaient installés, un cadre avec des exemples de ses œuvres, Ndlr]. Mme Drouot se fit aussi inscrire (avec une coquille au patronyme noté « Drouot ») dans *Le Manuel de l’amateur des arts dans Paris pour 1824, 1825*, par C. Harmand. Peintres, page 226.

Elle allait se fournir en matériel chez « Legendre fils aîné », rue de la Feuillade, n° 3, entre la place des Victoires et la rue Neuve des Petits-Champs, ci-devant Cour Saint Martin. Quelques factures ont été conservées : ainsi le 18 octobre 1825, elle paye notamment 1,50 franc pour un « Yvoir », 40 centimes pour une glace [le verre protecteur d’une miniature, Ndlr], 10 francs pour un cadre.

Les commandes de portraits affluèrent, tellement que Rosalie ne put suffire à la demande. L’on sait par sa correspondance qu’elle était malade. En 1820, apparurent les premiers maux de tête ; ses douleurs d’estomac et la fatigue ne cessaient d’augmenter depuis 1822 ; il lui aurait été agréable de ne rien faire mais le désir d’avoir du talent et de l’argent l’emportaient sur la paresse. Rosalie n’était pas riche et le diable, toujours à sa porte...

Elle travaillait à se perfectionner de façon inlassable. Ainsi demanda-t-elle à une certaine Mme A. Albert de lui confier une miniature d’un *Jeune Homme* de 27 ans peint par André Léon Larue dit Mansion et qui avait coûté 200 francs, afin d’en étudier la technique ; cette œuvre sera réclamée à son exécuteur testamentaire. [On a vu plus haut qu’elle avait côtoyé Candide Blaize, qui eut une influence sur ses œuvres à l’aquarelle, Ndlr]. Elle alla probablement copier au Louvre le portrait en émail de Petitot représentant *Ninon de Lenclos* (miniature datée 1823, sur ivoire ovale à vue, 7,1 cm x 5,8 cm ; coll. part.).

.../...

Rosalie Drouot (suite)

Rosalie peignit aussi sa propre famille, sa sœur Charlotte (fig. 6), son fils adoré Alfred (Alphedre) de Metz qui fut tard colonel de cavalerie (1808-1881). Elle dessinait sans compter, y compris des académies d'hommes, chose encore rare à l'époque pour une femme. Ces nus contenus dans un carnet de dessins, ont été exposés à Lunéville où chaque page a été reproduite au mur, en pendants de dessins de son maître Millet. Rosalie Drouot copiait des miniatures de Frédéric Millet, et livra en particulier sa version de l'autoportrait de son maître (original conservé au cabinet des arts graphiques du Louvre - RF 1694). Une œuvre où elle mit certainement tout son savoir-faire, et où elle poussa davantage le détail du paysage que dans l'original.



Fig. 5
Rosalie DROUOT (1791-1826)
Frédéric Millet, d'après son autoportrait
Aquarelle sur papier.
Rectangle à vue : H : 33,5 cm - L :
24,1 cm.
Signée sur le bord inférieur
gauche : « Me Drouot »
©Coll. part., reproduction interdite

Les miniatures connues de la période parisienne sont exécutées sur papier ou sur ivoire, d'un « faire » pointillé concentrique léger, des fonds d'un haché oblique large aquarellés et gouachés, ou tout simplement en aquarelle sur papier. La palette de couleurs est plus étendue, plus suave, qu'auparavant. Elle fait preuve d'une plus grande finesse d'exécution, les ombres sont moins bleutées que dans la première période. Elle a une façon particulièrement efficace de saisir l'expression d'un visage et de lui donner douceur et sensibilité.



Fig. 6
Rosalie DROUOT (1791-1826)
Portrait de sa sœur Charlotte Drouot
aquarelle sur papier maroufflé sur porcelaine.
Datée et signée sur le bord inférieur droit :
« 1822 Mme Drouot 1822. »
Ovale. A vue, H : 14,3 cm - L : 10,3 cm.
©Coll. part., reproduction interdite

Rosalie Drouot (suite et fin)

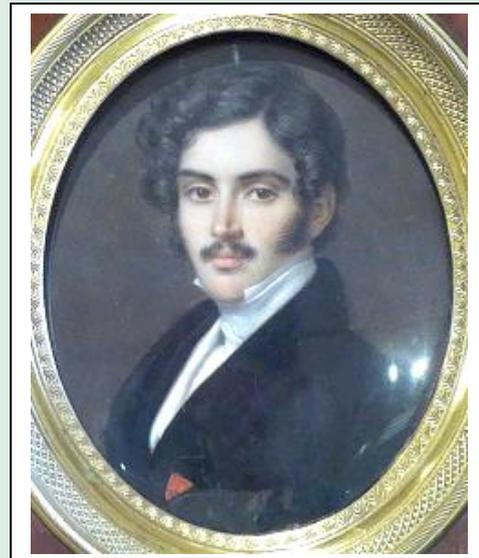
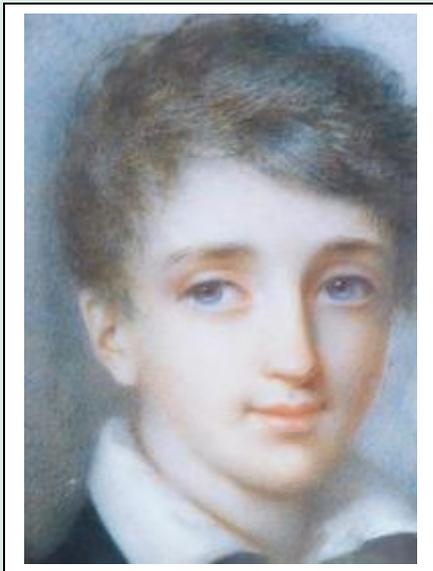


Fig. 7. Rosalie Drouot, *Son fils en 1822* (détail)

Fig. 8. *Portrait d'homme à la Légion d'honneur*, daté 1823, miniature sur ivoire, 8,2 x 7,1 cm.

©Coll. part. ; repr. interdite.

L'état de santé de Rosalie Drouot ne cessa d'empirer à tel point qu'elle n'osa plus penser au rétablissement. La lettre du 23 février 1826 à sa sœur Charlotte, nous informe qu'elle ne s'alimente plus (ou peu) depuis 5 jours, qu'elle est dans son lit depuis 9 semaines. Virginie, sa dame de compagnie, s'occupe d'appeler tous les médecins, même Jean Nicolas Marjolin, chirurgien, membre de l'Académie de médecine et médecin du roi Louis Philippe. Ils ne pourront la sauver. On suppose que les pigments utilisés par Rosalie et sa façon de les employer (notamment en humectant le pinceau avec sa bouche) ont causé sa perte. En effet, l'orpiment notamment est considéré comme un poison car il contient de l'arsenic, du mercure et de l'antimoine. Rosalie Drouot décèdera 6 semaines plus tard, le 8 avril 1826.

Le décès fut déclaré à la paroisse Saint-Eustache par Pierre Auguste Drouot son frère et Dominique Perrin son cousin. Elle fut enterrée au cimetière Montmartre. Son fils étant encore mineur, il fut fait un inventaire après son décès, qui permet de connaître son ameublement au 34 rue des Bons enfants : une antichambre éclairée par une croisée donnant sur la cour et le jardin, une cuisine, une pièce faisant suite à deux croisées servant de chambre à coucher, avec un poêle en faïence ; une boîte à couleurs était disposée sur son petit pupitre en bois de citronnier, éclairé par un réflecteur de lumière. Au mur étaient accrochés un dessin, deux aquarelles et cinq miniatures dans leurs cadres, deux aquarelles dans leurs médaillons : toutes les miniatures étaient des portraits de famille. Le mobilier en acajou se composait d'un petit bureau et d'une commode à dessus de marbre, d'un divan, de six chaises gondoles, d'un lit, auquel s'ajoutait son « piano très ancien » d'Erard. Son seul luxe était une pendule en bronze doré de Michelez à Paris, élève de Breguet horloger à la cour. Un cabinet à droite de l'alcôve servait de penderie à une modeste garde-robe, et une petite pièce en suite de la chambre disposait d'un demi-bain en fer blanc, de cinq chaises foncées de paille et d'une petite table.

Rosalie Drouot avait rédigé son testament le 26 juillet 1825. « Je donne et lègue à son frère Pierre-Auguste Drouot tout ce que la loi n'accorde pas à mon fils Alfred de Metz. Je déshérite absolument mes autres frères et sœurs. Mon cousin Dominique Perrin sera mon exécuteur testamentaire et le tuteur de mon fils si la loi le permet, à l'exclusion de son père à qui j'interdis tout à fait la gestion de ce que mon fils héritera de moi. *Aucun de mes ouvrages ne sera vendu : mon fils les distribuera entre mes parents et mes amis* [Ndlr : c'est nous qui soulignons]. Caroline de Farémont aura de mes effets ceux qui pourront lui convenir et mes sœurs accepteront mes bagues et mes bijoux comme une témoignage de ma tendre amitié : je leur recommande mon fils. Fait à Paris, chez moi rue des Bons Enfants n° 34, ce vingt-six juillet mil huit cent vingt-cinq. Rosalie Drouot. J'ajoute que je prie mon cousin d'accepter ma pendule et je le prie de choisir dans mon mobilier. »⁽¹⁾

Lydia Antiga

⁽¹⁾ coll. part ; A.N., MC/ET/LV [étude Vavasseur-Desperriers], exercice du 25/2/1825 au 29/8/1834, 26 juillet 1825. Le livre-catalogue de l'exposition est en vente à la médiathèque de Lunéville.

Peintre en miniature :

Tinot n'est pas Finot : deux artistes trop longtemps confondus, dont un Bordelais d'adoption

Par Nathalie Lemoine-Bouchard

Leurs patronymes sont proches, leurs périodes d'activité se chevauche partiellement, ils ont tous deux pratiqué la miniature... Cependant Tinot n'est pas Finot. Ces deux peintres ont été confondus et il conviendrait de démêler les œuvres aujourd'hui tout à fait mélangés. Bien souvent, les signatures de Tinot ont été lues un peu trop vite « Finot », et inversement.

Cette confusion malheureuse apparaissait en 1957 dans le catalogue de la collection David David-Weill, où fut présenté un *Autoportrait* en miniature dit de « Finot » ⁽¹⁾ ; il est aujourd'hui conservé sous ce nom (erroné) dans la collection Tansey à Celle en Allemagne (fig. 1). C'est en réalité un autoportrait de Tinot de 1816. La lecture de la signature « tinot, peint par lui-même en 1816 » (fig. 2) ne laisse aucun doute lorsqu'on la compare à celle de Finot (voir plus loin, fig. 8).



Autoportrait de P.A. Tinot, 1816, à environ 48 ans
Fig.1. ©coll. Tansey, repr. interdite.



Fig. 2. Signature de la miniature, 1816
©coll. Tansey. Repr. interdite



Fig. 3 *Autoportrait de P-A. Tinot en famille*, H.S.T. 1813

Fig. 4. détail de la signature : *Tinot, pinxit. 1813*
Photo courtoisie étude Labarbe, Toulouse.



La vente publique récente d'un tableau présenté comme « Un peintre en famille, par Finot (*sic*) en 1813 » (fig. 3), est une preuve supplémentaire de cette confusion sur les patronymes, car il s'agit d'un autoportrait du même homme, Tinot, en train de peindre une toile, entouré de sa femme jouant de la guitare et de ses deux enfants (Toulouse, étude Labarbe, 28 novembre 2015, n° 11, huile sur toile, 130 x 111 cm, restaurations, soulèvements, adjugée 6400 €). La signature située en bas, à droite du tambour, a été lue par erreur « Finot » ; une trace sur le plancher pouvait, peut-être sur une lecture hâtive, faire prendre l'initiale pour un « F » ; il faut lire : « Tinot, pinxit. 1813 » (fig. 4).
.../...

Tinot n'est pas Finot (suite)

Que savait-on jusqu'à présent de ce peintre Tinot ?

Bordelais d'adoption, il a fait la plus grande partie de sa carrière dans cette ville, comme peintre en grand et en miniature après avoir été l'élève de Jean-Baptiste Isabey ; il est mort « à un âge très avancé dans une commune suburbaine de Bordeaux vers 1856 » selon Labat qui avait été son élève et qui ométtat de nous donner son prénom ⁽²⁾.

Dans le tableau de 1813, Tinot se montre la tempe déjà légèrement grisonnante (détail accentué dans l'*Autoportrait* en miniature de 1816), marié et père de famille, avec deux garçonnets âgés l'un de 3 à 5 ans environ, l'autre de 6 à 10 ans. Nous avons eu l'idée de chercher si l'un de ces enfants ne serait pas né à Bordeaux, seule piste qui pouvait nous mener au prénom du père artiste (car chercher la trace de son décès, sans son prénom, dans les environs de Bordeaux était voué à l'échec). Et nous avons trouvé effectivement la déclaration de naissance à Bordeaux, 1^{ère} section, le 27 janvier 1808 de « Jean-Baptiste Hipolite (*sic*) Tinot » qui éclaire, enfin !, sur l'identité de son père. Ce jour là « à une heure de relevée, a comparu le sieur **Pierre-Antoine Tinot, âgé de quarante ans, peintre** demeurant Place Royale n° 13, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin né hier matin à dix heures de luy déclarant et de Louize (*sic*) Laurence Journû (*sic*) son épouse auquel il donne les prénoms de Jean Baptiste Hipolite, fait en présence des sieurs Jean Baptiste Courau âgé de trente trois ans constructeur rue du Moulin, n° 19 et Pierre Lachapelle âgé de soixante-huit ans colon réfugié place St Louis n° 15. Lecture faite du présent acte le père et les témoins ont signé avec nous ». ⁽³⁾

Pierre-Antoine Tinot avait épousé Philippe-Louise-Laurence Journu, qui signa le registre « Laure Journu », à Bordeaux-centre le 11 Brumaire an onze (1803) ⁽⁴⁾. Agé alors d' « environ 35 ans » - donc **né vers 1768** -, il était « né à Jouis (*sic*), département de Seine et Oise, peintre demeurant à Bordeaux, rue du Chapeau rouge n° 28 bis fils de Pierre-Antoine Tinot et de feu Marie-Louise de Saint Martin habitant dudit Jouy. » Son épouse avait dix-huit ans, était née à Bordeaux le 4 février 1784, demeurait « dans la même maison ». Elle était orpheline, « fille de feus Jean-François Journu, Olivier (*sic*) et de Louise Savin, décédés à Bordeaux, procédant comme mineure et du consentement d'un conseil de famille suivant le verbal fait en le (*sic*) bureau le trois courant... ». Cette jeune fille orpheline, brune aux yeux gris, n'était pas d'une famille inconnue pour l'histoire de l'art. A la génération précédente, divers Journu furent commanditaires de leurs portraits, notamment au pastelliste Perroneau (voir Neal Jeffares, on line *Dictionary of pastellists*).



Fig. 5 Pierre-Antoine TINOT
(Jouy, vers 1768 – Environs de Bordeaux, vers 1856)
Laure Tinot née Journu, en 1809
Portrait à mi-corps de 3/4 à droite, en robe blanche et gants blancs, (détail), miniature sur ivoire, diam. 5,8 cm
©Coll. Lemoine-Bouchard Fine Arts).



Fig. 6 Pierre-Antoine TINOT
Laure Tinot en 1813, détail de
l'autoportrait en famille, fig. 3
page précédente

Laure Journu avait été reconnue par son père dans un acte daté du 22 prairial an IV, produit pour le mariage ; Tinot, lui, avait fait faire un acte de notoriété par Lavielle, juge de paix à Bordeaux, n'ayant pu se procurer son acte de naissance à Jouy. ⁽⁴⁾

Tinot n'est pas Finot (suite)

Pierre-Antoine Tinot s'était installé à Bordeaux depuis au moins 1802. *L'Echo du commerce de Bordeaux* du 18 août 1804 publia l'annonce suivante : « Tinot, peintre et miniaturiste, rue du Chapeau rouge, maison de M. Lamégie (?) apothicaire, n° 7, au troisième étage, prévient les amateurs qu'il a exposé chez M. Fillatre, marchand d'estampes, près la Bourse, plusieurs ouvrages parmi lesquels sont à vendre :

- copie de la Vierge à la chaise d'après Raphaël
- Tête de vieillard d'après nature, repentir de St Pierre
- tête de Mutius Cevala »⁽⁵⁾

La technique n'en est pas précisée.

En 1809 le portrait de sa jeune épouse en miniature (fig. 5, page précédente), délicatement peint sur fond de fines hachures gris-bleutées, lui permet de faire la démonstration de son talent dans cette technique. Même chose avec son autoportrait en miniature daté de 1816. Il reprend d'ailleurs à peu près la même position que dans son tableau en famille de 1813, le maxillaire barré par le col de la chemise, mais avec un autre costume et coiffé d'un grand béret (fig.1). De la même année 1816, date une autre miniature de sa main, finement exécutée, d'un *Garçonnet en uniforme*, diam. 6,7 cm (étude Binoche, Drouot, 28 novembre 2014, n° 28 la signature lue « Finot » ; Drouot et ses opérateurs, 12 novembre 2015, n° 4, lu « Finot ») (fig. 6). Cet enfant n'est pas sans rappeler son fils cadet vu de profil en 1813.



Fig. 7. Pierre-Antoine TINOT
(vers 1768-vers 1856)
Garçonnet en uniforme 1816, diam. 6,7 cm



Toujours en 1816, en septembre, le nom de Tinot (sans prénom) figure dans une liste des membres du jury de l'Ecole municipale de Bordeaux, aux côtés d'Allaux, Bonfin, Annoni, et de Lacour, professeur.

Parmi ses élèves, il aura, bien plus tard, Jean-Baptiste Antoine Gustave Labat, né à Bordeaux en 1824, qui a laissé quelques indications sur lui, fort imprécises⁽²⁾.

Selon cet auteur, « il a produit beaucoup, notamment une galerie de 25 portraits de peintres célèbres qui à l'exception de J. Vernet et de Louis David, sont antérieurs au XVIIIe siècle ». Vers 1826, une critique paraît à Bordeaux à propos de cette série, dans *Le Kaléidoscope* : « M. Tinot nous a offert un grand cadre représentant les portraits des peintres célèbres. Il y a du mérite sans doute dans toutes ces figures ; mais le talent de la ressemblance, il fallait nous mettre à même de l'apprécier: nous n'en dirons rien. »⁽⁶⁾

En 1829, *Le Défenseur de la Monarchie et de la Charte*, qui paraît à Bordeaux, les 29 novembre, 1^{er}, 2 et 3 décembre, p. 4, annonce son changement de domicile : « M. TINOT peintre en miniature et à l'huile, rue Voltaire n° 7, près les fossés de l'Intendance ». Le 9 et le 11 janvier 1830, le même journal, p. 4, avec la même adresse, ajoute « donne des leçons de dessin et de peinture ».

Quant à ses débuts, ils restent mal documentés : quand et combien de temps fut-il élève de Jean-Baptiste Isabey à Paris (avant 1802) ? Doit-on faire le rapprochement entre notre artiste et le Tinot « dessinateur et peintre », commissaire de la République, qui fit partie de la première Commission des sciences et arts à Rome du 20 mai 1796 au 25 octobre 1797, parmi ceux chargés du choix des manuscrits de la Vaticane ?⁽⁷⁾

On ne connaît pour le moment que peu d'œuvres de Tinot. Une partie a-t-elle été donnée à tort à Finot. Ainsi cette *Jeune fille en robe blanche assise sur fond de paysage*, signée, datée et localisée *Bordeaux 1802*, « miniature gouachée rectangulaire », revient-elle probablement à Tinot et non pas à Finot (4^e vente Mille Colombier de Dion, Drouot, Me Bondu, 3 février 1958, n° 27 non repr., la signature lue *Finot*).

.../...

Tinot n'est pas Finot (suite)

Parmi les miniatures de cet artiste, en dehors de celles citées plus haut, un autre groupe apparaît beaucoup plus tard, dans les années 1830. L'autre peintre, Finot, étant mort en 1831 (voir plus bas), les miniatures signées au-delà de cette date reviennent de façon certaine à P.A. Tinot, si l'on avait encore le moindre doute sur la lecture du patronyme. L'une des œuvres les plus tardives de Tinot serait ainsi le portrait de *Jean Édouard A. de La Tour d'Auvergne* (voir plus bas), daté de 1843 alors que l'artiste avait environ 75 ans, un âge particulièrement avancé pour peindre en miniature.

Citons quelques œuvres de P.A. Tinot :

- *Portrait présumé d'Alexandre Brassard en redingote et gilet noirs*, signé (lu Tinot), diam. 6,4 cm (Drouot, étude Blanchet, 21 décembre 2005, n° 106 non repr.).
- *Charles L...*, grande miniature ovale « d'une tonalité charmante » (dans la coll. G.L..., à Bordeaux en 1907, cité par Labat).
- *Femme en robe noire et chignon sur un fond uniformément anthracite*, S.D.d. à hauteur de l'épaule tinot/1830, ovale H. 12 cm, L. 9,5 cm (vente Drouot, Me Tajan, 29 mai 2000, n° 93 non repr.).
- *Femme à mi-corps en manteau blanc à ceinture verte et col de fourrure, coiffée de rouleaux et d'un chignon-coque, sur un fond uniformément anthracite*, S.D.d. à hauteur de l'épaule tinot/1830, ovale, H. 9,5 cm, L. 8 cm (vendu sur Ebay en 2008).
- *Femme à mi-corps de ¾ à gauche en robe saumon et chignon coque avec trois rouleaux de cheveux de chaque côté, sur un fond gris*, S.D.d. à hauteur de l'épaule tinot/.../1832, diam. 11,6 cm (Bayeux Enchères, 9 avril 2012, n° 7 repr.).
- Une miniature S.D. *Tinot 1833* (signalée dans la coll. Jeanvrot par J. Du Pasquier, *P.E Dagoty...*, p. 72).
- *Homme brun de ¾ à droite, en veste noire, chemise blanche et cravate verte*, S.D.d. à l'or Tinot 1835, ovale (commerce de l'art).
- *Jeune femme brune vue aux trois-quarts, de ¾ à droite, en robe imprimée rose pâle, décolletée à guimpe blanche*, S.D.g. Tinot 1839, diam. 10,5 cm (Drouot, étude Fraysse, 5 décembre 2007, n° 52 repr.).
- *Femme en robe bleu clair*, la signature lue (par erreur) *Finot 1833* (vte Fischer, Zurich, 2-5 mai 1934, n° 626 ; citée par Schidlof, *La miniature en Europe*, 1964, p. 254 à la notice Finot).
- *Jean Édouard A. de La Tour d'Auvergne en redingote, portrait aux trois-quarts avec les deux mains visibles, assis de ¾ à gauche dans un fauteuil*, la signature à gauche lue (par erreur) *Finot / 1843*, ovale, H. 16 cm (probablement dimension du cadre) (étude Boscher-Oriot, Morlaix, 11 août 1997, n° 138 repr.).

Etienne FINOT (Rebourseaux, Yonne, 11 février 1766 – Paris, 12 avril 1831).

L'identité du peintre en miniature signant « Finot » a longtemps été incertaine ⁽⁸⁾. Il s'agit bien, comme nous le présumons dans *Les peintres en miniature*, 2008, d'Etienne Finot, dont on connaît maintenant l'inventaire après décès où sa profession de « peintre en miniature » est inscrite en toutes lettres ⁽⁹⁾.

Natif de Rebourseaux, près de St Florentin, dans le département de l'Yonne, il avait été baptisé : « le onze février 1766 [...] Etienne Finot fils de Claude Finot et d'Anne Barbier ses père et mère en légitime mariage, le parrain Etienne Largeot assisté pour marraine d'Anne Mellier (?), a signé avec nous ».⁽¹⁰⁾

On le trouve inscrit le 26 nivôse an II (1794) comme élève de l'Académie à Paris, âgé de 26 ans et demi, « natif de Rebourseaux demeurant rue Madame (?) n° 1689 et [qui] a présenté sa carte de citoyen ».

Il peint des miniatures dès le milieu des années 1790, comme l'atteste un *Portrait de femme à mi-corps de ¾ à droite, en robe bleue à taille haute, au décolleté rond bordé de dentelle blanche, un châle de cachemire rouge sur l'épaule droite, coiffée d'une foulard de mousseline laissant apparaître des boucles de cheveux châtain sur le front, longues boucles d'oreilles à double anneau, un collier de perle au cou*,

miniature sur ivoire de forme rectangulaire, signée en capitales *FINOT .pinxit* (coll. part.) (fig. 8). Elle n'est pas sans évoquer les miniatures de Dun, notamment par le délicat traitement des carnations.

Etienne Finot signa ses œuvres, miniature ou portraits sur toile « FINOT . pinxit » puis « FINOT », toutes les lettres détachées et en capitales.

Ses miniatures actuellement connues, moins d'une dizaine, s'étendent du milieu des années 1790 à 1824. Il a également peint des portraits sur toile comme l'atteste le portrait d'*Eugénie Gaujac épouse de Jean Alexandre Goethals*, à mi-corps de ¾ à droite, en robe blanche, ceinture bleue, mèche en accroche cœur



Tinot n'est pas Finot (suite)

sur le front, signé *FINOT*, rect. 25 x 20 cm (commerce de l'art, vendu par erreur sous le nom de Tinot). Etienne Finot exposa opportunément un *Portrait de la dauphine, mère de Louis XVIII, d'après Nattier* au Salon de Paris de 1814, sous la Première Restauration. Il habitait alors rue Mazarine, n° 31. Il s'annonçait encore à cette adresse en 1816 comme « peintre-artiste ».

Quelques miniatures d'Etienne Finot :

- *Femme époque révolutionnaire*, signée à gauche à l'or en majuscules *FINOT*, ronde (Drouot, 10 décembre 2010, salle 15, n° 1).
- *La mère de Louis XVIII*, miniature (Salon de 1814).
- *Jeune homme en buste de ¾ à droite, gilet blanc à haut col, cravate blanche nouée, redingote bleue*, S.g. le long du cadre *FINOT*, ovale H. 5,5 cm, L. 4.5 cm (vente à Royan, 7 avril 2012, repr. ci-contre).
- *Femme en robe sombre et large chapeau de dentelle blanche décoré de fleurs rouges*, S. à gauche-*FINOT*- /datée à droite 1822, ovale, H. 11,5 cm, L. 8,5 cm (Schidlof, *La miniature en Europe*, 1964, repr. fig. 402.), en paire avec *Homme brun de ¾ à gauche en costume noir*, S.D. *Finot 1824* (vente G. von Gerhardt, Lepke, Berlin, 7-9 novembre 1911 ; anc. coll. Martin Ullmann, New York ; anc. coll. Heckett, Valencia, Pennsylvanie ; vente Sotheby Parke Bernet, Monte Carlo, 4 mai 1977, n° 94 repr.).



Il se trouve qu'un inventaire après son décès fut fait le 20 juillet 1831 à la demande de l'Etat car sa succession était en déshérence ⁽¹⁰⁾. Il louait un petit appartement 50 francs par mois au 4e étage d'un immeuble rue des Fossés St Germain des Prés, n° 22. Dans une chambre servant d'entrée éclairée par une croisée sur la rue, on trouva des ustensiles de cuisine, un vieux fourneau de maçonnerie, un lit de sangles, etc. prisés cinq francs ; « un vieux buffet en bois peint, une vieille commode en noyer, un vieux trois vieilles chaises en hêtre, une vieille bergère en bois peint, un traversin rempli de plumes prisés cinq francs. / Cinq portraits peints à l'huile sur toile et bois, un pastel prisés 2 francs ». Dans la chambre à coucher en suite, avec aussi fenêtre sur rue, une pelle, une pincette, une paire de chenets, un petit poêle brisé en faïence à tuyau de fonte, un flambeau en cuivre, un sucrier en porcelaine dorée, un vieux parapluie furent prisés trois francs ; « un pastel, trois portraits peints à l'huile, trois gravures sous verre dans leurs cadres en bois doré, deux miroirs dans leurs cadres en bois dorés » prisés cinq francs ; « une petite table en bois blanc, quatre chaises en hêtre foncées de paille, une vieille toilette en noyer, une vieille commode en bois de placage à dessus de marbre de Flandres, le tout prisé huit francs. » ; une couchette en bois peint, trois matelas etc. La garde-robe se composait de huit chemises en calicot, vingt-deux mouchoirs et cravates en mousseline et percale prisés huit francs ; cinq bonnets de coton, « trois chemises non terminées en toile de ménage » prisés six francs ; « une paire de souliers en cuir noir, un pantalon et quatre gilets en étoffe d'été, trois gilets, deux pantalons, deux redingotes en drap de diverses couleurs, trois vieux chapeaux en feutre noir, prisés huit francs ; une robe de mousseline, deux jupons en calicot, un schall (sic) en laine rouge, prisés deux francs. » Une chevalière et deux anneaux en or ainsi qu'une montre en argent au cadran émaillé par Druyet furent prisés 12 francs.

Parmi les papiers retrouvés chez lui, pouvant servir à rechercher d'éventuels héritiers, se trouvait la mention de son contrat de mariage, passé sur le tard, à 63 ans, le 24 août 1829 à l'étude de Me Bertheau à Mont-Saint-Sulpice, dans l'Yonne, près de Sens ⁽¹¹⁾. L'artiste n'avait apparemment pas eu d'enfants et n'avait pas fait de testament en faveur de son épouse Marie-Jeanne-Louise Vincent. Toujours vivante, elle n'était ni présente ni localisée lors de cet inventaire après décès. Plusieurs documents furent consignés pouvant servir de renseignement sur l'indemnité à laquelle elle pouvait avoir droit « en qualité de seule héritière de Julien Ménard son aïeul maternel qui était ancien colon de Saint-Domingue ». .../..

Tinot n'est pas Finot (suite et fin).

Les papiers inventoriés contenaient aussi des renouvellements d'engagements au Mont-de-piété. Leur description sommaire laisse deviner autant le manque d'argent que les difficultés conjugales. Les premiers effets mis en gage sont des vêtements féminins : le 3 août 1830, une robe et un jupon pour 7 francs, et deux aunes de doublures de soie pour quatre francs ; le 31 août 1830, trois nappes pour un prêt de cinq francs ; et une robe pour cinq francs ; le 24 septembre, une montre d'argent pour un prêt de trois francs ; le 20 novembre 1830, un porte-crayon en argent et un anneau d'or pour un prêt de cinq francs ; le 7 février 1830, une timbale en argent pour quinze francs ; le 18 mars 1831, une épingle et deux anneaux en or pour un prêt de sept francs. Le douze avril 1831, l'artiste mourait, apparemment délaissé par son épouse. Ce fut le propriétaire de l'appartement, M. Denojean, qui avança l'argent de l'enterrement.

Nathalie Lemoine-Bouchard

Notes

- (1) *Miniatures and enamels from the collection of D. David-Weill*, 1957, n° 51 repr. "Finot, portrait of the artist", alors qu'il s'agit de l'autoportrait de Tinot, diam. 9 cm (anc. coll. D. David-Weill n° 388 ; Sotheby, Londres, 17 mars 1986, n°76 repr. ; coll. Tansey, inv. F16) ; cet ouvrage mentionne le certificat de baptême de Finot à Riboursaut que nous avons retrouvé.
- (2) Labat Gustave, *Etude sur quelques peintres en miniature de 17150 à 1815 dont les œuvres étaient exposées à la Bibliothèque nationale (mai-octobre 1906)*, Bordeaux, 1907, p. 34-35.
- (3) Archives municipales de Bordeaux, 1 E 53, Naissances section 1, 1808-1818, n° 97 naissance de son fils Jean Baptiste Hipolite Tinot.
- (4) Archives municipales de Bordeaux, 2E41 Mariages Bordeaux Centre, n° 30.
- (5) *L'Echo du commerce de Bordeaux* n° 2423, 18 août 1804.
- (6) *Le Kaléidoscope : journal de la littérature, des mœurs et des théâtres*, vol. 6, (sans date) p. 60.
- (7) Mémoires du comte André François Miot de Mérito, 1880, p. 205 : au sujet de la 1^{ère} mission de la Commission des sciences et arts à Rome (20 mai 1796-25 octobre 1797) : « Cette commission était composée de MM. Monge, Berthollet, Thomir, Barthélémy, peintre; Moitte, sculpteur, et Tinot, dessinateur et peintre. Selon d'autres sources, ce serait « Tinot ».
- (8) *L'intermédiaire des chercheurs et des curieux* n° 1663, 20-30 avril 1927, p. 1.
- (9) A.N., MC/ET/XV/1795 notaire Claude Chaudron, Inventaire après décès d'Etienne Finot peintre en miniatures demeurant rue des Fossés Saint-Germain des Prés, n°22, à la requête du domaine, 20 juillet 1831.
- (10) AD Yonne, Vergigny, Rebourseaux, Baptêmes, 6/2/1766 Vergigny : BMS (1707-1788) - 5 Mi 703/ 13
- (11) nous avons vainement cherché l'acte de mariage en 1829 à Mont-Saint-Sulpice, à Rebourseaux sa ville natale, et à Paris où l'artiste résidait.

Peintres en miniature, nouvellement répertoriés en France

Le dictionnaire *Les peintres en miniature actifs en France*, éd. de l'Amateur, 2008, fait l'objet de travaux d'amélioration constants. Voici quelques noms que nous y ajoutons.

GILLO (actif en 1824)

Il exposa au Salon de 1824, sous le n° 768 des portraits en miniature et habitait alors rue Saint-Honoré n° 199 à Paris.

SAINT-MARTIN Mademoiselle (active en 1740-1756).

Membre de l'Académie de St Luc à Paris. Entre 1751 et 1756, elle exposa quinze portraits de grands formats. Elle fit à l'occasion des miniatures puisqu'on en connaît au moins une, datée de 1740.

- *Homme à mi-corps de ¾ à droite en costume doré, devant une colonnade ouverte sur un paysage*, S.D.b.d. *Mlle ST Martin 1740*, rectangulaire sur velin, H. 3,8 cm, L. 5,5 cm (Lyon, Aguttes, 21 juin 2012, n° 368).

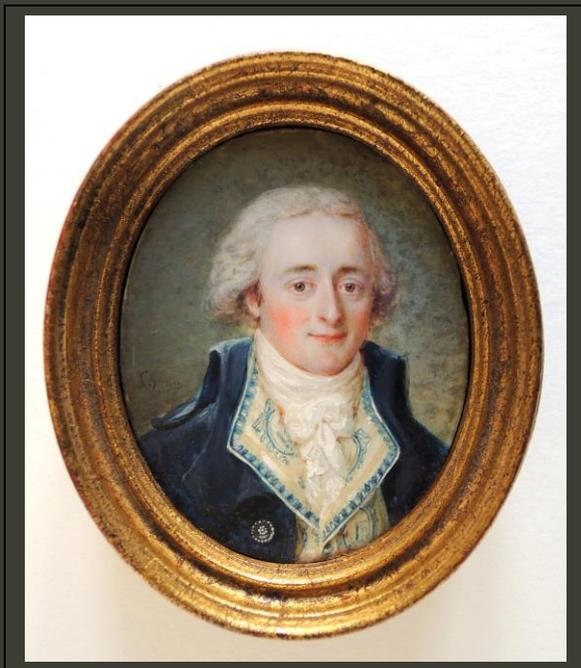
Bibl. : Benezit. Guiffrey 1915 p. 448, Sanchez 2014 cités par Neil Jeffares.

TROSSAREL François (actif en 1779) et TRONA Joseph (actif en 1782).

Ils furent nommés successivement peintre de portraits en miniature du roi de Sardaigne Victor-Amédée III, Trossarel, le 6 juillet 1779 et Joseph Trona, le 13 décembre 1782. On ne sait s'ils ont travaillé en France.

Bibl. : *Mémoires et documents de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*, t. 11, Chambéry, 1867, p. 260.

VALMONT G. (actif en 1828) : voir p. 2



Jean-Antoine LAURENT

(Baccarat, 1763 - Epinal, 1832).

Jeune Homme en buste au gilet brodé de grands motifs bleus, 1793

Miniature ovale sur ivoire, 5 x 4,2 cm

Signée et datée à gauche : L. 1793

Cadre en bois doré ovale, H. 6 cm, L. 5,1 cm

MOTELET (MOTELEY ou MOTELAY)

(actif en 1786 – après 1803)

Léda et le cygne

Miniature sur vélin, époque Louis XVI

Signée en bas : *Motelet*

Diam. 7,2 cm

L'une des premières miniatures connues de cet artiste. « Motelet » exposa au Salon en 1793, puis en 1795 sous l'orthographe « Motelay » ; il demeurait en 1795-1803 à Paris, place Dauphine, n° 25. Il fit de fréquents séjours à Rouen pour y peindre des portraits en miniature aux prix variants de 36 à 40 francs ; il pouvait aussi en effectuer en très petit pour des bagues au prix beaucoup plus élevé de 72 francs.

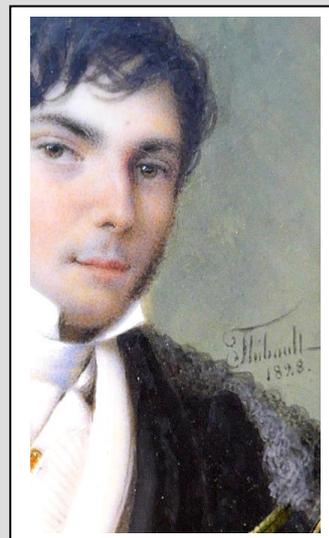
Il s'agit probablement d'Etienne Motelay, inscrit à l'école de l'Académie en 1784, natif de Caen et protégé par Houdon. Il fut actif encore sous l'Empire et peignit notamment Pauline Bonaparte, princesse Borghèse.

J. THIBAUT (actif de 1821 à 1850, lauréat de l'école de dessin de Bordeaux).

Homme de ¾ à droite en grande cape de fourrure, 1828

Miniature sur ivoire, ovale, 7,5 x 6 cm

Signée et datée à droite le long du cadre (les initiales JT enlacées) : *JThibault / 1828*





Jérôme LANGLOIS le père
(Paris, vers 1753 – Paris, 1804).

Louis-Philippe-Antoine de Noailles (1752-1819)
duc et pair de France,
gouverneur de la maison royale de Versailles

Miniature sur ivoire rect. 8,2 x 8 cm

Signée en bas à droite : *Langlois*. Vers 1800-1802

Historique : coll. privée dans le Jura jusqu'en 2012.

Philippe Louis de Noailles fut comte de Noailles, prince-duc de Poix, 2^e duc (Espagne) et 1^{er} duc (France) de Mouchy. Il fit une carrière militaire et fut promu maréchal de camps par Louis XVI. Il occupa surtout la charge lucrative d'intendant - gouverneur de Versailles en survivance de son père, en 1767, et en exercice de 1778 à 1789, puis de 1815 à 1819. Le gouverneur était à la tête de l'administration domaniale, avec des dépenses en croissance constante s'élevant à 2 millions de livres à la Révolution, qu'il fallait ajuster aux revenus ⁽¹⁾. Représentant la personne du roi, il avait le premier rang dans les processions et les cérémonies religieuses, la haute main sur l'ordre intérieur des maisons royales, sur les chasses et sur l'administration de la ville de Versailles.

Elu député de la noblesse aux Etats-généraux de 1789 pour l'Amiénois où il était grand propriétaire foncier, Noailles était partisan de réformes modérées. Commandant-général de la garde bourgeoise de Versailles, il donna sa démission avant les journées d'octobre. Il émigra à Coblençe mais y fut mal accueilli en raison de ses liens avec Louis XVI et avec le marquis de Lafayette. Il revint en France pour défendre la famille royale et combattit le 10 août 1792 aux Tuileries. Il fut arrêté et emprisonné, puis libéré, et émigra en Angleterre alors que ses parents furent guillotins en 1794. Il revint d'exil en France en 1800. Sous la Restauration, il fut nommé lieutenant général et reprit ses fonctions de capitaine des Gardes du corps du roi. Lors des Cent-Jours, il suivit Louis XVIII à Gand, puis revint avec lui. Il transmit ses fonctions de capitaine des gardes du corps du roi à son fils, le duc de Mouchy, en 1816. En 1815, il redevint gouverneur de la maison royale de Versailles et de Trianon, et secrétaire général du gouvernement de Versailles. Il mourut à Paris, le 15 février 1819, après avoir été créé duc (français) de Mouchy et pair de France en 1817. Il laissait deux enfants de son mariage en 1767 avec Anne Louise Marie de Beauvau-Craon (1750-1834).

Ce portrait en miniature a été réalisé peu après son retour en France en 1800. Noailles avait déjà fait appel en 1790 au peintre Jérôme Langlois (père de Jérôme Martin Langlois, prix de Rome), pour un profil « d'après nature » en miniature (musée Camavalet, OM 768, 1-10). Il porte ici l'insigne de l'ordre de la Toison d'or, dont il fut fait chevalier en 1785.

(1) voir Vincent Maroteaux, *Une curiosité institutionnelle : l'administration du domaine de Versailles sous l'Ancien Régime*, bibliothèque de l'Ecole de Chartes, 1985, vol. 143, n°2, pp.275-312.